



 Cimaises • Paris (14^e)

Malick Sidibé, l'enchanteur de Bagdadji

Accompagnée de musiques, d'animations et de soirées, la rétrospective du photographe malien décédé en 2016 transmet le rayonnement joyeux dont son studio éclairait toute une société en quête de bonheur et d'identité.

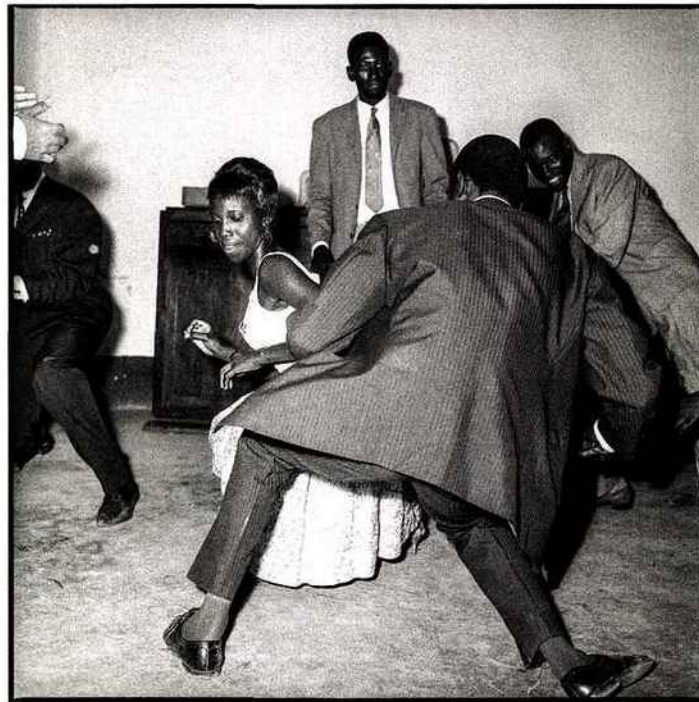
On assimile parfois Malick Sidibé à Seydou Keïta, son aîné de 15 ans. Les deux photographes ont été découverts en 1994, à la faveur du premier festival de la photographie africaine de Bamako, avant d'être exposés à la Fondation Cartier en 1994 et 1995. Comme Keïta et quinze ans après lui, Sidibé est mort à l'âge de 80 ans, laissant une œuvre de portraitiste considérable, dans laquelle se reconnaît la jeunesse bamakoïse des années 1960-1970.

Un studio nommé Malick

Quand il ouvre en 1962 le "Studio Malick" à Bamako, Malick Sidibé a 26 ans. Natif d'un village peul, le jeune homme a déjà un long parcours, jalonné de talent, de volonté d'opportunité. Naturellement employé aux travaux de la ferme de sa famille d'éleveurs et d'agriculteurs, il doit à un certain don pour le dessin de suivre les cours de l'École des artisans soudanais avec la perspective d'une carrière dans la bijouterie. Se découvrant un attrait pour la photographie, l'adolescent change d'avis et se fait embaucher comme petite main dans le studio d'un artisan français. L'apprenti se montre assez habile pour ouvrir dès 1955 son premier studio. Sept ans plus tard, pignon sur rue, le Studio Malick accueille une clientèle de jeunes gens et de jeunes filles épris des modes venues d'Europe et d'Amérique, ravis de soumettre leur look à un artiste de leur âge.

Les vintages d'une certaine jeunesse

Entre les œuvres du peintre congolais J-P Mika et du sculpteur ghanéen Paa Joe commanditées pour l'exposition, étayés des "chemises de carton" dans les-



© contre -

Danser le twist,
1965. Collection
Fondation Cartier
pour l'art contem-
porain, Paris.
© Malick Sidibé

quelles se glissaient les épreuves des diverses soirées, plus de deux-cent cinquante tirages d'époque nous ramènent au temps du succès planétaire du twist et de la volonté universelle d'une jeunesse en mal d'émancipation. La danse et ses figures, les extravagances de la mode, le profil avantageux des scooters, tout participe à ces fêtes que Sidibé parcourt avec son flash et son Rollei, quand il n'accueille pas sa clientèle en son studio. À toute heure et même après la fin du bal, le Studio Malick est devenu une adresse courue du quartier de Bagdadji. Avant ou après la fête, on vient en habitude se faire tirer le portrait chez le photographe dont on sait qu'il fait tout et même davantage pour que chacun soit beau, adaptant ses soleils artificiels, harmonisant ses fonds et ses sols aux étoffes et aux parures. S'il fallait chercher une différence avec Seydou Keïta dont nous présentons l'exposition au Grand Palais

dans notre n° 384 de juin 2016, elle serait sans doute à trouver dans l'écart des deux clientèles, moins riche, plus jeune et plus populaire chez Sidibé, à l'image du moyen format, plus accessible que l'aristocratique chambre 13x18 de Keïta. Elle apparaît aussi dans la production elle-même du Studio Malick quand, sur les berges du fleuve Niger, aux heures solaires du dimanche, le photographe rejoignait les adolescents et les amoureux pour immortaliser les moments de bonheur et la belle santé des corps.

Hervé Le Goff

- Malick Sidibé, Mali Twist. Fondation Cartier pour l'art contemporain, 261 Boulevard Raspail, Paris 14^e, jusqu'au 25 février 2018.
- Catalogue 296 pages 19,5 x 26 cm, 300 reproductions couleur et noir et blanc, textes de Brigitte Ollier, André Magnin, Manthia Diawara, Robert Storr et Malick Sidibé, coédité par la Fondation Cartier pour l'art contemporain et Xavier Barral. Versions française et anglaise, relié, 45 euros.